

CULTURE/

A Dijon, les Grésilles prennent bonnes notes

Depuis sa création en 1999, le Tribu Festival vient couronner le travail de terrain en faveur d'une culture pour tous, mené au quotidien par l'association Zutique dans ce quartier sensible de la ville, qui fut le théâtre de violents règlements de comptes en juin.



Concert du duo Cocanha, le 1^{er} octobre au Tribu Festival.

Par **JACQUES DENIS**
Envoyé spécial à Dijon
Photo **CLAIRE JACHYMIAK**,
HANS LUCAS

Il aura fallu attendre la dernière minute mais, en ce 30 septembre, le Tribu Festival ouvre ses portes. L'équipe était suspendue à l'autorisation préfectorale pour la tenue des concerts. La veille, un film sur l'expérience du groupe Medvedkine était diffusé au cinéma Eldorado en guise d'avant-première à forte résonance politique. Pour cette édition «exceptionnelle», le festival s'est replié au jardin des Apothicaires, dans ce centre-ville qui fait le lustre de la ville bourguignonne. A 18 heures, NoSax NoClar, jeune duo saxophone et clarinette primé par Jazz Migration, se lance dans des improvisations érudites qui parcourent la gamme des jazz. Public clairsemé, froid frisquet, enfants dissipés, l'ambiance n'est pas forcément au beau fixe, mais l'essentiel est là. De la musique en direct et, de l'avis de tous ici présents, cela fait du bien. Le festival a dû s'adapter: quatre jours de programmation en moins, sans les deux groupes africains prévus.

A 20h30, Alain Damasio, lui, est bien là avec Yan Péchin pour *Entrer dans la couleur*, un tout autre duo. Entre mots dits et notes de guitares disruptives, il invite à une «rock fiction poétique» à partir d'extraits du roman de Damasio les *Furtifs*, réadaptés pour la scène... Le concert tient plus de la performance, qui entend éveiller les consciences politiques. Plus haut-parleur que chanteur, l'auteur phare de la SF vient de débiter une tournée d'une trentaine de dates, qui slalome dans les zones rouges, dans des villes jonchées de ronds-points encore marqués de jaune. Sa voix se pose face à 250 personnes assises, distancées, masquées... Comme bâillonnées? «Déprimant! J'ai l'impression d'être devant un comité de censure.»

Le soir d'après, autre son de cloche avec la rappeuse Casey, dont le groupe Ausgang recommence lui aussi à sortir. Elle tombe les maux,

tonne de la voix et sonde l'avis des zones tout à la fois concentrationnaires et périphériques que l'on nomme «quartiers». «Parler des quartiers, c'est une mode qui concerne tout le monde, sauf les principaux intéressés. C'est une actualité et puis ça ne l'est plus, et ce n'est pas nouveau. [...] La misère n'a pas attendu cette crise sanitaire.» Sous les coups de boutoir de ses textes bastonnés sur des imprécations rythmiques, les mesures barrières se fissurent. Une partie du public se lève, poing tendu. Show brûlant. Ce n'est pas la première fois que Casey participe à Tribu: en 2018, elle était venue avec l'explosif Expéka Trio, et avait mené quatre jours d'ateliers d'écriture à la maison d'arrêt de Dijon. «C'est toujours une surprise, ce qu'il en sort. Les gars ont des choses à dire!»

PORTÉE SYMBOLIQUE

Les actions musicales, hors de la scène, c'est la face immergée de ce festival créé en 1999 par l'association Zutique. L'ambition affichée: décloisonner les publics comme les esthétiques. C'est ainsi qu'au début des années 2000, Tinariwen, pas encore au faite de la gloire, joua au milieu d'un public des plus diversifiés sur la place centrale des Grésilles, un quartier excentré qui a fait l'actualité à la mi-juin lorsque des Tchétchènes y ont réglé des comptes avec la communauté maghrébine qui habite ici. «Dès le début, nous avions parmi nos missions de faire des actions sur ce quartier», se souvient le directeur de l'association, Fred Ménard, qui en fut l'un des trois cofondateurs. Bien vite, une réalité s'impose à cette association dont le festival n'est que la vitrine d'un travail mené à l'année sur le terrain. «Lorsque le bailleur Di-

«C'est une bataille constante avec ceux qui gèrent les contrats de la ville.»

Fred Ménard
cofondateur de Zutique



Fred Ménard,
cofondateur
et directeur de
l'association Zutique,
le 1^{er} octobre à Dijon.

Jon Habitat nous a demandé de mener un travail de mémoire autour de la destruction des barres HLM, nous nous sommes dit qu'il était temps de se déplacer et d'y travailler au quotidien.

Fin 2006, Zutique va donc investir un grand appartement au neuvième étage de Boutaric, une des dernières barres HLM surgies à l'orée des glorieuses années 70 et des promesses du modèle français. A l'époque, toutes les populations s'y côtoyaient, du jeune cadre dynamique à l'ouvrier spécialisé, du Bourguignon grand dans le fût au primo-arrivant pur jus... Et puis, les années ont terni le cliché, les plus fortunés sont partis, les autres sont demeurés, peu à peu stigmatisés comme «sensibles». Si, sur le papier, la portée symbolique d'un tel choix raisonne comme une évidence, le mettre en musique, c'est une autre histoire. Comment faire pour que cette démarche puisse avoir un sens pour une population dont les principales préoccupations paraissent à des années-lumière de la «culture pour tous» ?

Pour se présenter, les membres de Zutique vont organiser en juin 2006 un tadjine géant, dans le cadre d'une saison consacrée au Maroc. Plus de 1000 personnes répondront présentes, et ce «Casbah Boutaric» se reproduira plus d'une fois. Peu à peu, l'équipe s'attelle à valoriser le capital humain, au-delà du simple (mais nécessaire) ravalement de façade. «Ce sont des sommes disproportionnées par rapport aux besoins tout aussi réels que sont l'insertion professionnelle et le travail social», insiste Fred Ménard. Débordant d'idées et donc de son cœur d'activités qu'est la musique, Zutique va ainsi fédérer une association des habitants, Au jardin des voisins, et plus largement remettre du lien dans ce quartier socialement fracturé, à l'image des peintures murales qui tranchent de la grisaille environnante et balisent les Grésilles. «Les ados ne les abîment pas car ils ont participé à leur création. C'est pareil pour les bacs et mobiliers de jardin de notre association, car ils savent que ce sont des locataires qui ont

tout construit et que c'est pour le bien commun», insiste Samira Hassini, sa présidente logée au rez-de-chaussée. Faire ensemble permet de mieux s'entendre.

«OUVERTURE AU MONDE»

«Un quartier, c'est un territoire polysémique. Le fait de s'y inscrire permet de travailler autour de toutes les dimensions qu'il revêt», analysera après coup Fred Ménard. Zutique va ainsi être à l'initiative en 2010 de la Courseive Boutaric, un pôle territorial de coopération économique. Une vingtaine d'entreprises culturelles à fortes valeurs ajoutées sociales vont suivre, toutes logées au neuvième étage, avant de devoir déménager à quelques centaines de mètres, sur la place du marché. Désormais, la Courseive Boutaric sort même de son cadre culturel pour accueillir des micro-entreprises du quartier. C'est aussi Zutique qui, avec la MJC, a permis la naissance du collectif Grésilles Culture, qui met en place une programmation coréalisée avec les

habitants. Sabine Clairet, responsable jeunesse et actions culturelles de proximité au sein de la MJC, qui vit ici depuis bientôt vingt ans, en fut une bénévole de la première heure. «La culture, c'est permettre une ouverture au monde.» Malgré toutes les limites d'une formule qui s'est souvent heurtée aux murs de la réalité, elle y croit au moment de faire venir à la MJC Cocanha, un duo percuteur de chanteuses occitanes qui se produisait la veille au festival, pour un concert destiné à des élèves de cinquième du collège Champollion en ce jeudi matin.

CRÉATION RÉACTIVE

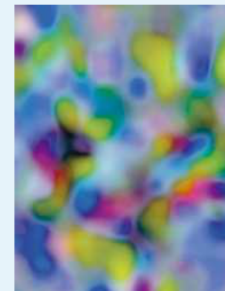
C'est aussi avec Zutique qu'elle amène des jeunes des Grésilles sur le site archéologique de Bibracte (Saône-et-Loire), pour des séjours immersifs mêlant archéologie et arts. Ils sont également associés pour des résidences d'artistes. Les graffeurs PEC ou RNST ont réalisé ici avec la marmaille des fresques qui ornent aujourd'hui les murs du quartier. Les ministres Eric Dupond-Moretti et Gérard Darmanin, avec le Premier ministre Castex en tête, s'y sont déplacés cet été après les batailles qui n'ont fait que renforcer la stigmatisation des Grésilles, au risque de gommer les vrais besoins. Des fonds spéciaux ont été débloqués dans le cadre du dispositif «Vacances apprenantes» et ont permis d'égayer un été qui s'annonçait chaud. Et Zutique a reçu un courrier précisant qu'on comptait sur leur rôle d'«amortisseurs sociaux» dans cette saison en enfer. Mais Fred Ménard tempère les ardeurs : il dispose de 40 000 euros pour le quartier, sur un budget total de 650 000 euros. Juste de quoi payer deux personnes dédies, dont un service civique. Pour le reste, c'est l'économie de la débrouille, aller toquer à d'autres guichets. «C'est une bataille constante avec ceux qui gèrent les contrats de la ville. Et l'évaluation annuelle nous met toujours sur la sellette, juste pour des miettes.» Le désengagement progressif de l'Etat a réduit de plus de la moitié son enveloppe consacrée aux actions sur place.

Malgré tout, l'association ne lâche pas. Elle a tenu à maintenir le festival, même lorsque les vents violents ont obligé à se rapatrier à la Vapeur ce week-end. Sans aucun angélisme, en ayant bien conscience que la dimension écosolidaire est désormais un prérequis dans le montage d'un festival, il s'agit d'envisager la culture comme «un enjeu démocratique et social». Et de citer un projet de «mixité sociale à fortes prétentions artistiques» mené en 2014 et 2015, avec le percussionniste de Chicago Kahil El'Zabar, entouré du cours de zumba du quartier, du brass band que Zutique a monté depuis dix ans, des gamins qui font de la perc à la MJC et des élèves du conservatoire. Pareil dessein animait une programmation partagée avec les habitants

du quartier, qui faisait se succéder sur la place du marché un groupe de mariage et l'ensemble post-free jazz Radiation 10, qui a bousculé les usages... C'est donnant-donnant, et c'est à ce prix que l'association jouera son rôle d'élément de création réactive, quitte à questionner le sens caché de ces politiques dédiées aux quartiers relégués. «Nous avons régulièrement des évaluations sur le «faire avec les habitants» dans les quartiers, les subventions en dépendent, alors que les opérateurs dans d'autres territoires, comme le centre-ville, n'ont pas cette contrainte. C'est comme une stigmatisation de plus, alors même que le but annoncé est de les faire entrer dans le droit commun, qui suppose notamment l'égalité et l'équité dans les territoires.»

R
F-A-C
NORMANDIE ROUEN

LA PHOTOGRAPHIE À L'ÉPREUVE DE L'ABSTRACTION



© Paul Graham

EXPOSITION
12 SEPT/06 DÉC

Fonds régional d'art contemporain
Normandie Rouen
3, place des Martyrs-de-la-Résistance
76300 Sotteville-lès-Rouen
T. 02 35 72 27 51
www.fracnormandierouen.fr

NORMANDIE
IMPRESSIONNISTE

